

deux extrémités de façon à fléchir sous le poids du corps...

— Oui, une balançoire à mouvement vertical.

— Justement. J'étais assis là-dessus, aidant à ma digestion par un exercice mesuré, me balançant légèrement de bas en haut et de haut en bas, comme un bonhomme suspendu à un fil de caoutchouc. Il tombait des chenilles d'un gros arbre qui ombrageait cette balançoire, — je les vois encore, — lorsque j'entendis un grand fracas de portes vitrées.

— Oh ! me dis-je, une vitre cassée !

Je prête l'oreille. Non ! la vitre n'était pas cassée. — Sauvée ! merci, mon Dieu ! pensai-je en reprenant ma cigarette.

J'avais à peine proféré cette oraison jaculatoire, que j'aperçus un tourbillon blanc qui dégringolait le long du perron. Il faut vous dire que ce perron est composé de neuf marches si hautes, qu'on se cogne les genoux contre le menton quand on les monte. Jugé un peu s'il est facile de les descendre ! Le tourbillon blanc arrive sur le gazon, m'aperçoit, s'arrête effaré, reprend sa course et se jette dans mes bras si fort, que je manque de tomber à la renverse de l'autre côté du banc.

— Oh ! mon cousin, je suis bien malheureuse ! me dit Clémentine en pleurant à chaudes larmes.

Je l'avais reçue dans mes bras, je n'osai l'y retenir : les fenêtres de la maison nous regardaient d'un air furibond. Je l'assis sur le banc auprès de moi et je repris ma place. J'avais perdu ma cigarette dans la bagarre.

— Conte-moi vos peines, ma cousine ! lui dis-je.

Elle est toujours jolie ; mais, quand elle pleure, elle a quelque chose de particulièrement attrayant.

Maman me fera mourir de chagrin ! dit-elle en se frottant les yeux de toutes ses forces avec son mouchoir, dont elle avait fait un tout petit tampon, gros comme un dé à coudre. Elle ne veut plus que je monte Bayard !

— Votre grand cheval ? fis-je un peu interloqué.

— Oui ! mon pauvre Bayard, il m'aime tant ! Il est si doux !

Sur ce point, je n'étais pas de l'avis de Clémentine, mais je gardai un silence prudent.

Maman lui en veut, je ne sais pas pourquoi... Pour me contrarier, je crois. Eh bien ! oui, il rue quelquefois ; mais qui est-ce qui est parfait ?

Je m'inclinai devant cette vérité philosophique.

— Hier il était de mauvaise humeur ; notre juge de paix est venu avec nous à pied jusqu'au bois...

— Je le sais, je vous accompagnais.

— Ah ! oui. Eh bien ! arrivé au fossé de sable, Bayard s'est mis à ruer, et le juge de paix a été couvert de poussière. Ah ! ah ! fit Clémentine déjà consolée, en éclatant de rire ; mon Dieu, qu'il était drôle ! En a-t-il mangé, du sable ! Ça l'empêchera de parler à ses pauvres paysans, qu'il malmène ! Et maman est furieuse ! Elle dit que Bayard est une vilaine bête, et qu'il faut lui faire traîner le tonneau... vous savez, le tonneau pour aller chercher de l'eau de source, là-bas, dans la vallée ?

— Oui, oui, je sais.

— J'espère bien que lorsqu'on l'attellera il se dépêchera de tout casser et qu'il défoncera le tonneau.

— Ah !

— Maman aura beau dire, Bayard n'est pas une vilaine bête. Et puis, s'il a rué hier, ce n'est pas sa faute...

— Ah ! ce n'est pas sa faute ? fis-je en regardant Clémentine à la dérobée.

— Non ! dit-elle bravement, c'est moi qui l'ai fait ruer. Ça m'accuse ; je le lui ai appris.

— Vous avez trouvé un écolier docile, lui dis-je, ne sachant que répondre.

— Oh ! oui, il était peut-être un peu disposé de naissance, mais il est très obéissant.

— Pour cela... ajoutai-je.

Clémentine n'y fit pas attention.

— *Je le déteste, ce juge de paix, reprit-elle. Savez-vous pourquoi ?*

— Non, ma cousine.

— Eh bien, c'est un prétendu ! C'est pour cela que maman est si fâchée.

Un petit frisson de jalousie me mordit le cœur. Jusque-là, je n'avais regardé Clémentine que comme une enfant absurde et charmante ; mais l'ombre de ce juge de paix venait de bouleverser mes idées.

— Un prétendu pour vous ? lui dis-je.

— Pour moi, ou pour Sophie, ou pour Lucrèce ou pour... (Elle nomma encore quelques sœurs.) C'est un prétendu en général, vous comprenez, mon cousin.

L'idée de ce prétendu "en général" était moins effrayante. Cependant, je ne retrouvai pas ma tranquillité première. Clémentine, tout à fait calmée, avait mis en branle notre balançoire élastique, et le bout de son pied mignon, effleurait la terre de temps en temps, nous communiquait une impulsion plus vive. Machinalement, je me mis à l'imiter, et pendant un moment nous nous balançâmes sans mot dire.

— Dites donc, mon cousin ? fit tout à coup Clémentine, est-ce qu'on se marie dans les gardes à cheval ?

— Mais oui, ma cousine, on se marie... certainement ! Pas beaucoup, mais enfin...

— Pas beaucoup ? répéta Clémentine en fixant sur moi ses jolis yeux bleus encore humides de larmes.

— C'est-à-dire qu'il y a beaucoup d'officiers qui ne se marient pas, ou qui quittent le régiment lors de leur mariage ; mais il y a aussi des officiers mariés.

Clémentine continuait à se balancer ; moi aussi. Une grosse chenille tomba sur ses cheveux.

— Permettez, ma cousine, lui dis-je ; vous avez une chenille sur la tête

Elle inclina sa jolie tête vers moi, et je m'efforçai de dégager cette sotte chenille des cheveux frisés et rebelles où elle s'accrochait. Ce n'était pas tâche aisée : la maudite créature rentrait et sortait ses pattes d'une façon si malencontreuse que j'avais grand peur de tirer ses beaux cheveux châtain. Mes mains d'ailleurs, étaient fort maladroites. Je réussis pourtant.

— Voilà qui est fait, ma cousine, lui dis-je.

Je me sentais fort rouge. Elle n'avait pas bronché.

— Merci ! dit-elle.

Et nous recommençâmes à nous balancer.

Je ne sais quel lutin se mêlait de nos affaires ; — une seconde chenille tomba, cette fois sur l'épaule de Clémentine. Je la saisis sans crier gare, et j'eus le temps de sentir la peau tiède et souple sous la mousseline de son corsage.

— Il en pleut donc ? dit-elle tranquillement en levant les yeux vers l'arbre.

— Allons-nous-en, lui dis-je, ma par une certaine envie de l'entraîner dans les allées désertes et ombragées du vieux jardin.

— Mais non, dit-elle ; c'est très-amusant de se balancer. S'il tombe des chenilles vous me les ôterez.

— Je ne demande pas mieux, ma cousine, répondis-je. En même temps je touchai la terre du pied ; et nous voilà repartis. Hop ! hop !

Au bout d'un moment, Clémentine me dit sans lever les yeux :

— Est-il vrai, mon cousin, que je sois si méchante ?

— Mais non... lui répondis-je. Vous êtes seulement un peu... fantasque.

— Maman me dit que je suis détestable, et que personne ne peut m'aimer.

— Oh ! par exemple ! fis-je avec chaleur.

— Vous m'aimez, vous ? dit-elle ingénument, en plongeant ses yeux droit dans les miens.

— Oui, je vous aime ! m'écriai-je tout éperdu.